

Le berceau des subjectivités

Pour une anthropologie des bébés à la crèche

Paul Luciani

DANS **ETHNOLOGIE FRANÇAISE 2023/1 Vol. 53**, PAGES 111 À 124
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130843511

DOI 10.3917/ethn.231.0111

Date de mise en ligne : 20/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2023-1-page-111?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le berceau des subjectivités

Pour une anthropologie des bébés à la crèche

Paul Luciani

Aix Marseille Univ, CNRS, IDEMEC, Aix-en-Provence, France
paul.luciani@etu.univ-amu.fr

RÉSUMÉ

À partir d'une enquête ethnographique en crèche, cet article vise à démontrer l'apport heuristique d'une anthropologie des bébés centrée sur l'étude de l'émergence et de la construction des sujets sociaux. M'appuyant sur l'analyse de trois situations, je propose d'abord une réflexion épistémologique sur la dimension subjective de l'enquête auprès des bébés ; puis je discute l'hypothèse selon laquelle la relation qu'ils nouent avec les adultes placent ces derniers dans une « situation parentale » ; enfin, je montre que la crèche est un lieu privilégié d'observations du processus de subjectivation des enfants. *Mots-clés* : Enfance. Anthropologie des bébés. Subjectivité. Socialisation. Crèche.

Soit un ethnographe néophyte ayant choisi d'enquêter sur la petite enfance¹. Il s'est intéressé à ce que l'étude de l'enfant pouvait apporter aux théories anthropologiques et s'est formé à la psychanalyse. Il cherche à comprendre la dialectique de l'individuel et du collectif qui conduit les bébés à devenir des sujets sociaux. Pour cela, il s'intéresse au « travail de culture » de l'enfant dans son environnement : la socialisation, l'apprentissage des normes, l'émergence d'une conscience morale et le développement des aptitudes symboliques. Renonçant à un terrain lointain pour des raisons indépendantes de sa volonté, il s'établit dans une crèche du sud de la France. Celle-ci accueille, au cours de l'année que dure son séjour, une trentaine de bébés de 18 mois à 3 ans et demi. Désireux d'apporter son aide au personnel dans ses tâches quotidiennes, il en vient rapidement à occuper une place similaire à celle des professionnelles auprès d'elles-mêmes, des enfants et de leurs parents.

■ Premières approches

Après avoir été attentivement jaugé par des indigènes circonspects, et parfois ostensiblement ignoré par d'autres, plus aguerris, l'enquêteur fraîchement débarqué dans l'espace clos de la crèche se trouve rapidement – trop peut-être – assailli par des regards curieux, des demandes incongrues, souvent inarticulées, des adresses insistantes : on veut jouer avec lui, être porté dans ses bras, on l'invite avec force gestes à se délecter de la traditionnelle nourriture en plastique préparée en son honneur dans des plats de fortune, on en appelle à grands cris à son intervention pour arbitrer un différend au sujet d'un bien convoité : poupée, tétine ou petite voiture.

Au premier abord, rien qui ne dépayse l'anthropologue friand de parfums exotiques. Pourtant, s'il apprend petit à petit le langage et les gestes qu'il convient d'adopter en imitant ses premiers informateurs : les adultes chargés d'accueillir les enfants, il ne peut se défaire d'une sourde angoisse professionnelle. Que faire, en effet, de ces observations éparses ? Que

thème intellectuel, remarque Collomb [2019 : 255]. Comment, dès lors, apprendre quelque chose d'eux « à partir de ce qu'ils expriment eux-mêmes » ? Comment en faire des informateurs ? Voilà, selon elle, le problème posé par l'anthropologie des bébés. L'article d'Hirschfeld suggère une piste. Selon lui, la désaffection des anthropologues pour les enfants s'explique, avant toute chose, par leur aversion pour la psychologie, alors même que la principale question posée par les enfants à l'anthropologie est celle de savoir de quelle manière ils « acquièrent » la culture, et qu'aucune réponse ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les phénomènes mentaux impliqués dans ce processus [Hirschfeld, 2002 : 615]. Il s'agirait donc d'inclure dans l'analyse un questionnement sur les « états mentaux » des enfants. Si ce constat semble fondé, l'orientation exclusivement cognitiviste préconisée par l'auteur demeure à bien des égards réductrice⁵. Puisqu'il faut bien prendre parti, je tenterai de résumer dans les paragraphes suivants la perspective qui guide mes recherches.

Comme je l'ai laissé entendre au début de cet article, c'est la place à laquelle m'ont assigné les enfants de la crèche qui m'a forcé à revoir mon positionnement d'observateur⁶. Face à leurs demandes ou aux difficultés qu'ils rencontraient, j'ai en effet été amené à surseoir temporairement à la collecte d'informations pour tenter de leur proposer une réponse ou une aide⁷. Or, il fallait pour cela les comprendre, non pas en traduisant les mots d'une hypothétique langue des bébés, mais en m'intéressant à ce que m'adressait chacun d'entre eux individuellement, ainsi qu'à la manière dont la relation se nouait et évoluait avec le temps. Dès lors, il m'a semblé qu'une anthropologie des bébés était nécessairement une anthropologie *auprès* des bébés, à leur écoute, et que ce que j'étais susceptible d'observer à la crèche était de l'ordre de la subjectivité, ou plutôt de la subjectivation, c'est-à-dire, de la construction des subjectivités individuelles au sein d'un espace social.

Que signifie apprendre des bébés en tant que sujets en construction ? Certes pas uniquement se pencher sur de jeunes individus. Il s'agit avant tout de tenter de comprendre ce qui les constitue, les anime et les structure intimement c'est-à-dire précisément au plus profond de leur subjectivité. Or, dans ce processus, les capacités cognitives sont loin d'être les seules en jeu : il convient également d'analyser les relations, nécessairement affectives, que l'enfant noue avec son entourage, mais également les représentations, conscientes

ou inconscientes, qu'il se fait de son environnement et de son intériorité. Cette orientation du questionnement, qui puise dans une acception du sujet et de la subjectivité telle que la conçoit l'observation de l'enfant dans le cadre de la théorie psychanalytique [Freud, (1935) 1993b ; Spitz, (1968) 2002 ; Klein, (1967) 2005 ; Bick, 1964], est celle préconisée par certains anthropologues, notamment Maurice Godémer [2010]⁸. C'est également celle qui guide certains travaux d'orientation ethnopsychiatrique, associant à l'instar de l'école de Dakar [Ortigue et Ortigue, 1966 ; Rabain, 1979], des observations ethnographiques portant sur les interactions entre les enfants et leur milieu, des entretiens cliniques et des réflexions sociologiques générales sur la société étudiée. Ces recherches ont constitué la base de mes réflexions⁹.

Ce type d'approche hybride n'est pas absente des travaux qui s'intéressent en particulier à la crèche. Néanmoins, si certains d'entre eux analysent avec finesse les tensions qui parcourent l'institution et leurs causes inconscientes, la plupart se focalisent une fois de plus sur les adultes : professionnels [Hilbold, 2019, 2020 ; Ulmann, 2013], parents [Larrive, 1978], ou sur l'« espace-crèche » dans ses rapports avec la société [Hassoun, 1973]. Comment, dans ce cadre institutionnel, accéder à la subjectivité des bébés ? C'est en tentant de raisonner à partir de situations où j'ai dû comprendre la demande ou la problématique particulière d'un enfant que j'ai pu formuler une réponse. Laissant de côté l'analyse systématique de l'institution, la suite de cet article vise à rendre compte de trois de ces situations. Dans la première, les pleurs d'une petite fille au départ de sa mère m'ont engagé à interroger mon positionnement et la valeur épistémologique de mes observations. Dans la deuxième, c'est la demande d'attention qu'un petit garçon exprimait qui m'a poussé à mettre en perspective ce que la situation de la crèche engendrait en termes de places pour les individus qui y évoluaient, et ce qu'un bébé pouvait y jouer ou y rejouer. Le troisième cas est celui d'un enfant dont les difficultés à s'insérer dans la crèche ont semblé un moment insurmontable ; il mettait ainsi en lumière les modalités culturelles du processus de subjectivation qui s'accomplit en son sein.

■ Lourdes ou l'angoisse de séparation : un cheminement méthodologique

Si l'enfant interpelle l'adulte à la crèche, c'est souvent par ses pleurs. Quoi qu'ils expriment – un malaise physique, la faim, une couche humide, de la peur – il sont entendus par le personnel comme une demande de soin de la part de l'enfant. Le jeune enfant étant rarement capable d'en préciser, voire de s'en représenter la cause, les professionnelles sont constamment amenées à les interpréter pour y apporter une réponse adéquate. Dans la situation suivante, les pleurs d'une petite fille, Lourdes, ont suscité chez moi une telle interprétation qui, en retour, a appelé une réflexion épistémologique.

Lourdes a deux ans et un mois lorsqu'elle arrive à la crèche. Jusqu'à présent, elle n'a été séparée de ses parents qu'en de très brèves occasions, gardée par ses grands-parents. Conformément à un calendrier fixé au préalable avec la direction, elle suit une « adaptation » progressive. Sa mère l'accompagne d'abord à l'intérieur de la crèche et reste jouer avec elle, tout en échangeant avec les professionnelles sur ses habitudes et ses besoins particuliers, puis elle quitte les lieux avec Lourdes. Le lendemain, elle répète cette opération, mais s'absente quelques minutes, avant de revenir chercher Lourdes et de « rentrer à la maison ». Les jours suivants, elle s'absente chaque fois un peu plus longtemps jusqu'à la laisser sur place une journée complète. Durant cette période, Lourdes semble apprécier son séjour. Elle est souriante, s'éloigne aisément de sa mère, interagit avec les adultes et les autres enfants, et s'absorbe dans des jeux divers (dînette, petites voitures). Néanmoins, au terme de sa semaine d'adaptation, sa mère l'ayant déposée le matin avant de repartir aussitôt, elle éclate soudain en sanglots et reste inconsolable jusqu'au soir malgré les efforts des adultes pour la distraire. Chaque matin, ensuite, elle fait mine de repartir à son arrivée à la crèche et refuse de quitter sa mère lorsque celle-ci veut s'en aller : elle pleure abondamment en s'accrochant à sa jambe et en l'appelant sans arrêt. Pendant la journée, son état ne s'améliore que rarement : elle ne joue plus, n'interagit plus avec les autres enfants, ne répond plus lorsque les adultes tentent d'attirer son attention et ne s'apaise que lorsqu'on la tient dans les bras et qu'on la berce. Elle garde constamment un œil sur la porte et appelle souvent « mama[n] », lorsqu'elle pleure. Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'elle recommence à sourire, à s'intéresser à ce qui l'entoure et à jouer.

Les professionnels de la petite enfance sont familiers de ce genre de réactions qu'ils interprètent, de concert

avec les parents, comme les signes d'une angoisse causée par la séparation. A la crèche, le personnel tente alors, par des paroles réconfortantes, ou en berçant l'enfant, de le « sécuriser » en lui offrant une « contenance » physique dont elles espèrent qu'elle pourra apaiser son angoisse. Une grande partie de leur travail consiste ainsi à rassurer les bébés, dont on suppose qu'ils sont quotidiennement en proie à des angoisses diverses. Moi-même, tenant souvent Lourdes dans les bras à sa propre demande ou pour suppléer une professionnelle occupée, je me suis spontanément rangé à cette interprétation. J'étais sans doute conditionné en cela, tout comme le personnel, par les théories psychanalytiques du développement de l'enfant qui ont inféré de ce type d'observations l'existence d'une angoisse potentiellement destructrice chez le jeune enfant et que les soins « maternels », au-delà de leur office d'alimentation et d'hygiène, auraient pour fonction *physiologique* d'endiguer [Freud, (1927) 1981, (1926) 2011 ; Spitz, (1968) 2002 ; Klein, (1932) 1969, (1966) 2009 ; Winnicott, (1958) 1969a, 1975]. Sans ouvrir, pour le moment, le débat sur l'orientation souvent jugée trop « familialiste » de ces théories psychologiques, il m'a paru raisonnable de supposer que cette angoisse était en grande partie suscitée par la première séparation de l'enfant d'avec son environnement familial et que ce nouvel environnement auquel elle devait s'adapter faillait, au départ, à la rassurer [Mellier, 2010 : 138-160].

Mais voilà, ce type d'interprétation n'entre-t-il pas en contradiction avec l'exigence de distanciation de l'anthropologue ? Ne relève-t-il pas d'une projection, plus que d'une inférence ? Plus encore, le fait d'adopter le même comportement que les professionnelles, en tentant de consoler l'enfant, ne constitue-t-il pas une prise de position questionable sur le plan éthique et méthodologique, risquant de surcroît d'enliser l'observateur dans une relation par trop affective ? La tradition anthropologique reconnaît, certes, l'importance de l'interprétation [Weber, 1965 ; Lenclud, 2013], laquelle nécessite, pour reprendre les mots de Ricoeur [1985 : 265], de « *se transporter dans une vie psychique étrangère sur la base des signes qui expriment, c'est-à-dire portent à l'extérieur, l'expérience intime d'autrui* ». Certes, on a pu soutenir que l'expérience subjective de l'ethnologue lors de l'observation devait être analysée et pouvait, à ce titre, devenir un atout heuristique [Devereux, (1967) 2012] ou proposer, à l'instar de Jeanne Favret-Saada, de « se laisser affecter » en oubliant l'enquête et de faire de la « participation »

qui en découle « un instrument de connaissance » [1990 : 5]. Néanmoins, la situation décrite ici semble légèrement plus complexe qu'à l'accoutumée. D'abord parce qu'elle exige une double distanciation : la première procède classiquement de l'altérité de la population étudiée, celle des enfants vis-à-vis de moi-même ; la seconde découle du fait que j'appartiens à la société dans laquelle j'enquête et que j'adhère certainement à une part au moins des discours qu'elle tient sur l'enfant et ses besoins. Mais surtout parce que l'enquête auprès des bébés a ceci de particulier qu'ils sont rarement à même de confirmer ou d'infirmer une interprétation ou une proposition selon les moyens langagiers avec lesquels l'anthropologie travaille habituellement. Le processus dialogique de vérification des hypothèses s'en trouve alors, sinon altéré, du moins déplacé sur d'autres vecteurs de la communication – gestes, expressions faciales, pleurs, sons divers – dont l'interprétation semble laisser plus de place à la subjectivité. Comment, dans ce cadre, accéder à l'expérience propre du bébé, et s'assurer que mes inférences ne sont pas le fruit de projections purement subjectives ou d'interprétations culturellement déterminées ? Précisons d'abord que, face aux pleurs de Lourdes et, plus généralement, à la détresse des enfants lorsqu'elle était clairement exprimée, le fait d'intervenir personnellement pour les consoler me semblait relever d'une obligation éthique, notamment dans la mesure où les professionnelles, souvent débordées, ne pouvaient toujours le faire elles-mêmes. Cela dit, analysons de nouveau la situation. Ainsi confronté à ce que j'interprétais comme une demande de consolation, j'étais en quelque sorte « à la place de l'indigène », comme Favret-Saada vis-à-vis des « ensorcelés » du Bocage mayennais [1990]. Non pas l'indigène qui m'intéressait, l'enfant, mais, en tant que jeune adulte dans une crèche française, le professionnel. Cependant, si j'étais, comme elle, « affecté », c'était bien par les enfants. Le cadre ne consistait donc pas en un face-à-face entre l'ethnologue et les indigènes, mais en une configuration triangulaire où je ne pouvais espérer accéder qu'au vécu des adultes, l'expérience propre des enfants m'étant, en apparence, insaisissable. J'en étais donc réduit à agir et à ressentir comme les professionnelles : mais était-ce pour autant un biais insurmontable ?

Élodie Razy [2019 : 137] et Natacha Collomb [2019 : 256-260] montrent toutes deux que l'observation-participante auprès des bébés, si tant est qu'un tel concept ait un sens, implique une intervention et une participation affective, la subjectivité du chercheur

devant être conçue comme un outil pour atteindre celle de l'enfant. Dans d'autres contextes, des anthropologues ont insisté sur l'importance de l'implication du chercheur dans son terrain, laquelle doit passer par « l'affirmation de sa différence, par la conscience réflexive de l'altérité dont il est porteur » [Althabé et Hernandez, 2004 : 12]. Il a été soutenu, en outre, que des situations de crises pouvaient contribuer à impliquer l'ethnologue dans la société étudiée et le forcer à se confronter à l'épaisseur des liens intersubjectifs noués et qui constituent le terreau du travail de terrain [Ariel de Vidas, 2019]. Or, il me semble que l'altérité des enfants et la crise que constitue leur pleurs ont été pour moi ce moyen d'entrer sur le terrain. Sans savoir quels étaient les affects et les représentations qui causaient ces pleurs, je les ai reçus, à l'instar du personnel, comme une communication qui m'était adressée et une demande de prise en charge. Tout se passait donc pour moi comme si, en pleurant, « ils exigeaient de moi que j'expérimente pour mon compte personnel » [Favret-Saada, 1990 : 5] ce qu'ils ressentaient.

La signification culturelle de ma réaction ne semble pas obscure : dans les sociétés occidentales, le fait de prendre en charge la détresse des enfants apparaît comme une manière privilégiée de se montrer responsable en leur reconnaissant une vulnérabilité, mais également une subjectivité, une intériorité psychique [par exemple Martino, 1984]. L'obligation éthique de consoler l'enfant dans le cadre de mon enquête correspondait donc à un impératif moral, culturellement déterminé parce que dicté, dans notre société, par des discours pointant la capacité des bébés à souffrir, notamment de l'absence de leurs proches, et la nécessité pour les adultes de les rassurer. Se jouait donc, dans le fait de consoler Lourdes, une part importante de notre reconnaissance : la sienne en tant que sujet à part entière et la mienne en tant qu'adulte et père potentiel. Mais ce n'est pas tout. Les pleurs des enfants suscitaient en moi, outre le besoin impérieux d'intervenir pour les consoler, un sentiment de malaise, ou plus exactement d'angoisse. Lorsque j'en étais témoin sans pouvoir les calmer, soit cette angoisse augmentait à mesure que les pleurs se prolongeaient, soit il m'était nécessaire de m'en couper en me concentrant sur autre chose. Une observation sommaire m'indiqua que ce sentiment était largement partagé par les professionnelles : l'une des causes les plus fréquemment évoquées au sujet de la pénibilité de leur métier était précisément la difficulté à encaisser les pleurs des enfants. L'adaptation difficile de Lourdes fut vécue par toute

raisons : d'abord, la nécessité d'accéder à une relation plus approfondie avec eux et, dans le même temps, d'éprouver par moi-même le travail des professionnelles [Ulmann, 2013] ; ensuite, le besoin ressenti d'apporter mon aide à ces dernières, ce qui était pour moi plus confortable qu'une observation distante ; enfin, celui d'assurer la sécurité des enfants, quitte à leur interdire certains comportements lorsqu'ils se mettaient en danger et qu'aucun autre adulte n'était disponible pour le faire.

George a longtemps pleuré au départ de sa mère. Plusieurs fois dans la matinée, il est absorbé par un jeu mais recommence soudain à pleurer et à crier. À chaque fois, les professionnelles et moi-même tentons de le consoler en lui parlant et en lui faisant des propositions : « Maman va revenir ce soir », « Est-ce que tu veux un câlin ? Aller lire une histoire ? » ; puis : « Est-ce que tu veux aller changer ta couche ? ». Après un temps, George se lève et, sans raison apparente, pousse violemment un autre enfant. Je le reprends fermement : « Tu n'as pas le droit de le pousser, c'est interdit ! ». George sourit et semble ne pas entendre, il me tourne le dos et repart jouer. Quelques minutes plus tard, il éclate en sanglot en disant « George triste » ; accroupi à ses côtés, je le console. Avant le repas, nous lui proposons d'aller changer sa couche, mais il refuse en riant (« Non ! ») et va se cacher. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'une des professionnelles le prend dans ses bras et l'emmène dans la salle de change. George se débat et pleure quelques instants, puis accepte et rit avec elle. Après la sieste, très excité, il monte sur une table. Je lui rappelle la règle : « tu n'as pas le droit de monter sur les tables ». Il me regarde en souriant et entreprend d'y sauter à pieds joints jusqu'à ce que je l'en déloge. Il se met alors en colère, se débat et frappe en tous sens ; je le mets sur le sol en lui expliquant le danger tout en tentant de l'apaiser.

Ce type d'épisode se répète jour après jour, ce qui n'est pas sans effet sur l'équipe de la crèche. Durant des séances d'analyse des pratiques, bien qu'elles conviennent toutes que George est un enfant très attachant, les professionnelles expriment parfois leur agacement (« il dramatise tout ! », « il m'empêche de m'occuper des autres enfants »). Plus nettement encore, ressort de leur discours et de ma propre expérience une culpabilité subséquente à la restriction de ses comportements spontanés et à l'incapacité d'accéder à ses désirs (« j'ai l'impression de toujours lui dire non, d'être la méchante », « je ne comprends pas ce qu'il veut », « je ne sais pas comment faire pour le

consoler »). La plupart du temps, la crèche fait publiquement référence à ces épisodes en évoquant les « difficultés » de George, un euphémisme qui masque une partie de la réalité puisque c'est tout autant le personnel qui est en difficulté face à lui que l'inverse. Toujours est-il que George, à travers la tristesse qu'il exprime ou la violation explicite des règles, semble énoncer une demande de prise en charge qui n'est jamais entièrement satisfaite.

Dans ce cadre, il paraît difficile de comprendre ce qu'il adresse aux adultes et leur réponse sans déterminer ce que la situation implique pour chacun de nous en termes de places respectives. Les anthropologues se sont depuis longtemps confrontés à la question de la situation d'énonciation et aux représentations que suscite l'enquêteur chez populations qu'il étudie [Favret-Saada, 1978 ; Augé, 1987 ; Lenclud, 2013]. Etant donné les particularités de l'enquête auprès des bébés, il peut également être utile de nous référer à la notion de transfert (*Übertragung*) : dans la cure psychanalytique, Freud considère que le patient, conformément à une tendance générale du fonctionnement psychique, a tendance à réactualiser sur « la personne du médecin » des fantasmes initialement dirigés sur d'autres personnes [Laplanche et Pontalis, 1981 : 492-499, 103-104 ; Freud, (1935) 1993a : 86-87]. Bien que ce phénomène soit de l'ordre des mécanismes inconscients et qu'il ne puisse, de ce fait, être entièrement élucidé hors d'un cadre défini, l'approche clinique en sociologie a mis en évidence le fait que, dans toute relation de soin, et particulièrement avec les enfants [Joseph, 2015], la question se pose de savoir comment ces derniers perçoivent les adultes et ce qu'ils projettent sur eux de leurs fantasmes et conflits intérieurs. Or, George donne le sentiment de renvoyer les adultes de la crèche à des conflits et des configurations affectives qui concernent au premier chef la scène familiale.

En effet, tout d'abord, son comportement vis-à-vis des adultes exprime clairement une certaine dépendance, comme c'était le cas pour Lourdes et Yazid. Celle-ci, couplée à sa désobéissance, souligne le rapport de domination qu'implique l'imposition d'interdits ou de soins. Or, on peut remarquer que ce double rapport de domination et de dépendance, s'il a fortement évolué durant ces dernières décennies, marque encore la situation de l'enfant dans l'organisation familiale occidentale [Singly de, 1993 ; Berton, 2021]. La configuration des rapports entre adultes et enfants, si elle n'est pas identique, est donc comparable à la

crèche et « à la maison », ce que George ne peut que ressentir. Bien entendu, le personnel de la crèche, en répondant à ses demandes ou en s'engageant avec lui dans des conflits d'obéissance, concourt activement à créer cette configuration : elle est appelée par le cadre même. En outre, George, à la crèche est conscient qu'il s'adresse aux professionnelles et non à ses parents. Néanmoins, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle, dans le même temps, la situation réactualise en lui des sentiments qui sont directement liés à ses parents et que ces sentiments s'expriment dans la relation qu'il entretient avec les professionnelles, bien qu'il n'en ait pas nécessairement conscience. De manière plus significative encore, la crèche semble souvent interposée entre l'enfant et ses parents, non seulement parce qu'elle impose entre eux une séparation (laquelle se révèle parfois aussi difficile pour le parent que pour l'enfant), mais également parce que les professionnelles peuvent se heurter à la divergence de leurs désirs respectifs. La crèche devient alors le lieu où se joue un conflit entre les parents et l'enfant, le personnel étant souvent contraint de prendre parti :

Désormais âgé de deux ans et cinq mois, George est toujours très attaché à sa tétine. Un jour, sa mère nous demande de la lui retirer et de ne la lui rendre qu'exceptionnellement : elle s'est rendue chez le médecin, lequel a détecté un « léger retard de langage » et lui a conseillé de réduire son usage de la tétine pour l'encourager à parler. Néanmoins, George, qui « à la maison » n'y voit pas d'inconvénient, supporte très mal de ne pas pouvoir l'obtenir à la crèche et ses chagrins habituels redoublent d'intensité. Les professionnelles considèrent que ce traitement est sévère et lui permettent parfois de la conserver lorsque sa mère n'est pas là. Durant quelques semaines, le soir, elles s'abstiennent de signaler à la mère de George qu'il a gardé sa tétine la majeure partie de la journée.

Si l'institution-crèche est ainsi une sorte de scène qui s'imisce entre l'enfant et ses parents, peut-on considérer qu'un enfant comme George, à travers ses difficultés, y « rejoue » ce qui a lieu à la maison ou s'adresse en partie, à travers nous, à ses parents ? Ce sentiment m'est apparu dès le premier jour de mon enquête, sans que j'y prête alors attention : George, retrouvant sa mère à la porte de la crèche à la fin de la journée, m'avait enlacé les jambes, puis était retourné vers elle et avait ainsi couru plusieurs fois entre nous jusqu'à ce que, me désignant du doigt, il lui dise, sur le ton de l'interrogation : « papa ? ». Sa

mère avait alors commenté en riant : « son père lui manque beaucoup depuis qu'il est parti [à l'étranger] »¹¹. Le sentiment évoqué n'a pu que croître lorsque l'une des professionnelles m'a confié à son sujet : « je ne suis pas objective avec lui, il ressemble trop à mon fils ! ». Si processus de transfert il y avait, et cela semblait assez clair, il était à l'évidence réciproque. Voilà pourtant une assertion qui mérite d'être interrogée. En effet, certains sociologues, s'appuyant sur la critique de la notion de carence maternelle et de la psychanalyse en général comme « dispositif de pouvoir familialiste » [Neyrand, 2000 : 55-59, 133-153], ont remis en cause l'idée selon laquelle le travail des professionnelles devrait nécessairement s'apparenter à un substitut de soins maternels et *a fortiori*, la crèche, à une répétition de la scène familiale. Ils montrent notamment qu'un certain discours « maternaliste », affirmant qu'en matière de prise en charge du tout petit « rien ne vaut la mère » [Larrive, 1978 : 144-145], a largement contribué à disqualifier l'accueil collectif jusque dans les années 1960 [Mozère, 1992 ; Murcier, 2006]. Cette critique se poursuit aujourd'hui dans l'analyse des ambiguïtés du « dispositif de parentalité » [Neyrand, 2011]. Un tel débat exigerait une discussion approfondie et il est vrai que, dans notre société, le modèle parental, voire le modèle dyadique mère-enfant, se présente comme largement hégémonique pour penser la relation au jeune enfant tant dans les représentations communes que dans les discours psychologiques et dans la formation des professionnelles. Il n'est pas non plus question de nier que d'autres modèles de socialisation du jeune enfant, associant des figures qui ne sont pas nécessairement parentales, puissent exister. Néanmoins, à ce stade, il s'agit avant tout pour moi de saisir ce que vit l'enfant, et non de critiquer les effets politiques et sociaux d'un dispositif discursif ou représentationnel. Or, George, influencé ou non en cela par son milieu culturel, sollicite les professionnelles et leur résiste, s'attache à elles et se les attache, selon des modalités qui semblent proches de celles qui président aux liens qu'il entretient avec ses parents. Les échanges menés avec sa mère, dont je tairai les détails ici, nous indiquent en effet que ceux-ci rencontrent, avec leur fils unique, un embarras similaire au nôtre :

Très attaché à sa mère (« il est collant », dit-elle immédiatement en réponse à ma question sur son attitude avec elle), il s'oppose souvent à sa volonté et à celle de son père, « fait des colères » et refuse de dormir dans sa

parents sont vivement encouragés à se diriger vers des institutions spécialisées (centres d'action médico-sociale précoce ou centre médico-psycho-pédagogique) avant que Bilal n'atteigne l'âge de l'école maternelle.

Face à cet exemple, le point de vue sociologique ne manquera pas de constater que l'institution crèche joue un rôle de contrôle social. En tant qu'espace social normé, elle a fait éclater au grand jour l'embaras éducatif des parents de Bilal en « détectant » une certaine divergence entre son comportement et ce que les divers professionnels de la petite enfance attendent de lui. Considérant cela comme le signe d'une potentielle anormalité, voire d'un futur échec scolaire, elle a pleinement assumé sa fonction d'« accompagnement à la parentalité » en mettant en place un suivi particulier de l'enfant et de son milieu familial. S'il n'est pas directement question, pour ce dernier, de rendre compte d'éventuelles défaillances, les parents sont néanmoins encouragés à se conformer à un modèle d'éducation à travers la prise en charge médicale ou psychiatrique des difficultés de Bilal. Ayant par exemple appris qu'il avait pris l'habitude, dès ses premiers mois, de regarder des vidéos sur des appareils électroniques, ceci constituant un moyen pour ses parents d'apaiser ses angoisses, de l'aider à s'endormir et de le tenir tranquille, les professionnels de tous bords leur ont vivement conseillé de le sevrer rapidement de cette exposition excessive aux « écrans ». À travers ce type de prévention [Mozère, 2002], la fonction de détection et de sélection toujours plus précoce assurée par l'école semble donc se vérifier également à la crèche qui, en cela, participe de l'exigence sociale de normalisation des enfants mise en évidence, entre autres, par Laurence Gavarini [(2001) 2004 : 338-364]. Or, je ne peux m'empêcher de faire remarquer le caractère éminemment culturel de la « normalité » exigée par la crèche, ce que les difficultés des enfants soulignent : l'autonomie et la capacité de séparation (Lourdes, George, Yazid), la docilité face à l'adulte, le strict respect de l'intégrité physique et de la propriété des autres enfants, la capacité à rester calme durant les changes, les repas ou la sieste (George, Bilal, Léa, Idriss), toutes ces normes semblent tracer les contours du sujet contemporain conformément au modèle culturel qui s'impose à l'enfant et à sa famille.

Néanmoins, il serait dangereux de se contenter de cette analyse, qui fait peu de cas de la souffrance de Bilal. Celle-ci apparaît pourtant clairement dans son

angoisse liée au sommeil et dans le malaise qu'il provoque chez les adultes, souvent démunis face à lui. Or, contrairement à Lourdes par exemple, ces difficultés ne sont pas passagères et ne connaissent, au cours des mois qui suivent que des améliorations minimes. Contrairement à George, Bilal semble incapable d'exprimer ses besoins d'une manière qui soit interprétable par les adultes : le seul message qu'il nous adresse constamment est son agitation et nous ne parvenons pas à apaiser ses accès d'angoisse. Généralement, cette agitation est telle qu'il ne joue pas se contentant de courir d'une activité à une autre. Ce qui est en question ici, c'est donc l'impossibilité pour lui non seulement de s'insérer dans le cadre normatif de la crèche, mais également de donner du sens à son expérience dans ce cadre social et symbolique commun¹³. Les « difficultés » de Bilal ne sont donc pas de simples difficultés d'adaptation, marques d'une anormalité fixée de manière purement arbitraire par la société : elles font écho aux heurts, bien réels, du processus de subjectivation, dont les rapports entretenus avec George évoquaient déjà la violence intrinsèque. Dans ce cas, elles mettent en évidence à la fois l'aspect extrêmement contraignant des normes imposées aux enfants par notre société, la manière dont celle-ci prend en charge ceux qui ne parviennent pas à s'adapter à ses exigences, mais aussi, et de façon plus frappante encore, les modes de subjectivation considérés comme normaux et anormaux que la société, avec ses pratiques d'accueil et ses représentations de l'enfant, avec ses modalités de sevrage et de socialisation, produit ou favorise chez les enfants.

■ Conclusion

Pour conclure, j'ai cherché à montrer qu'une anthropologie des bébés à la crèche était non seulement possible, mais souhaitable. En effet, bien qu'elle demande à la technique ethnographique des ajustements méthodologiques et qu'elle s'apparente en réalité davantage à une anthropologie *auprès des bébés* qu'à une *étude sur le bébé*, une telle entreprise est propre à nous mettre sur la voie de la construction des sujets sociaux. Pour le montrer, j'ai d'abord décrit la manière dont les pleurs de Lourdes m'avaient enjoint à une introspection épistémologique au terme de laquelle j'avais été amené à assumer la dimension subjective de mes analyses. Les difficultés vécues et causées par

George m'ont ensuite donné l'occasion d'analyser les configurations intersubjectives à l'œuvre dans la crèche, révélant un parallèle avec la « situation parentale », dont les liens d'attachement et les conflits, intériorisés par les enfants, sont souvent transférés sur les professionnelles. Enfin, avec Bilal, la crèche est apparue comme un lieu privilégié d'observation du processus de subjectivation des enfants, dont les heurts, comme l'avait relevé Marie-Cécile Ortigues [1965 : 48], sont potentiellement révélateurs des modes de subjectivation favorisés par la société dans

laquelle ils grandissent. Dans cet article, la critique de ces modalités culturelles de construction du sujet n'a pu être qu'ébauchée. Elle ne devra pas pour autant éclipser une ultime remarque : en définitive la nécessité de se laisser affecter par les bébés a souligné l'éclat de la « communication ethnographique ordinaire » — une communication verbale, volontaire et intentionnelle, visant l'apprentissage d'un système de représentations indigènes » et la nécessité de prendre en compte « les aspects non verbaux et involontaires » [Favret-Saada, 1990 : 8] — inconscients, crois-je devoir ajouter — de leur expérience.

Notes

1. Cette enquête est menée dans le cadre d'un doctorat en anthropologie à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC, CNRS, Aix Marseille Univ, Aix en Provence). Elle consiste en une ethnographie comparée de la socialisation et de la subjectivation des bébés en France et en Tunisie et s'appuie, pour cela, sur un corpus et une méthodologie mêlant l'anthropologie et la psychopathologie.

2. Ces deux appellations sont celles que l'on rencontre le plus fréquemment parmi les professionnelles des crèches, avec les « CAP petite enfance ». Les éducatrices de jeunes enfants ont suivi une formation de trois ans, axée aussi bien sur une approche psychologique que sur des compétences administratives : « référentes techniques » de la crèche, elles sont aujourd'hui amenées à y exercer des fonctions de direction. Les auxiliaires de puériculture reçoivent une formation d'un an essentiellement focalisée sur la dimension paramédicale du soin ; elles constituent généralement l'effectif principal d'accueil des enfants [BOSSE-PLATIÈRE *et al.*, 2011].

3. Ces références ne constituent en rien une liste exhaustive. Pour une histoire, déjà datée, de l'anthropologie de l'enfance, voir [LALLEMAND, 2002] ou [BONNET et POURCHEZ, 2007 : 11-39].

4. La formulation initiale, en langue anglaise, est la suivante : « *Yet this is precisely what we need to eschew if an anthropology of infancy is to include not only a consideration of others' perspectives of infants, but equally importantly, an anthropology of infants themselves – premised on a notion that infants may themselves be social actors, albeit ones who may utilize exotic modes of communication* » [GOTTLIEB, 2000a : 127].

5. Vis-à-vis de cette orientation cognitiviste, une discussion pourrait être menée sur l'application aux bébés du « principe de charité » proposé par Gérard Lenclud [LENCLUD, 2013].

6. Cette même difficulté – le fait que les bébés sollicitent le chercheur et lui adressent des demandes souvent énigmatiques – avait été relevée il y a plus d'un demi-siècle par une psychologue d'orientation wallonienne observant une crèche [KLING, 1950 : 135].

7. Les questionnements méthodologiques et éthiques suscités par ce positionnement sont traités par la suite.

8. L'acceptation psychologique du terme « sujet » découle d'une série de transformations qui ont eu lieu au Moyen-âge [CASSIN et LIBERA, 2004] et dont on ne peut retracer ici l'histoire. Notons simplement que depuis Kant, le sujet désigne un « je » qui ne se connaît que tel qu'il s'apparaît à lui-même, c'est-à-dire de manière illusoire ; dans l'acceptation freudienne, il en vient à désigner un individu dont l'activité psychique est déterminée par sa dimension en grande partie inconsciente. Maurice Godelier, pour sa part, écrit : « il serait possible de rejoindre un lieu où la psychanalyse et d'autres disciplines traitant du sujet dans son intimité corporelle et psychique nous feraient comprendre comment émergent dans toute société, quelles que soient sa forme et sa loque particulières, ainsi que l'époque de sa manifestation historique, des individus capables d'être des acteurs sociaux, des sujets » [GODELIER, 2010 : 198-199].

9. Les travaux de George Devereux, bien que fondateurs en ce qui concerne le courant de l'ethnopsychiatrie [1970, 1982, 1996], ne portent pas directement sur des enfants à l'exception peut-être d'un chapitre intitulé « La voix des enfants : de quelques obstacles psychoculturels à la communication thérapeutique » [DEVEREUX, 1970 : 182-206] ; ceux de Géza Róheim [1967] comportent de nombreux développements qui concernent les enfants, mais ils sont pour le moins déroutants et discutables quant à l'argumentation. Il est également nécessaire de mentionner des travaux d'orientation différente, qui, dans le sillage de l'école

« culture et personnalité » [KARDINER, (1969)], ont toutefois posé des questions similaires [HARKNESS, 1975 ; MUNROE et MUNROE, 1980 ; MUNROE, SHIMMIN et MUNROE 1984 ; WHITING et IRVIN, 1953 ; WHITING et WHITING, 1975]. Cependant, leurs auteurs, se focalisant sur le développement psychologique de l'enfant à l'aide d'outils quantitatifs, s'écartent souvent de l'acceptation de la subjectivité telle qu'elle vient d'être présentée.

10. Ce contexte de domination et de dépendance admet un parallèle intéressant avec la « situation coloniale » décrite par Georges Balandier [BALANDIER, 2001].

11. Plus souvent encore, les professionnelles sont, comme par mégarde, appelées « maman » par les enfants des deux sexes. Bien évidemment, ces adresses ne doivent pas être interprétées littéralement comme des croyances de l'enfant : il s'agit en général soit d'une interrogation, soit d'une sorte d'« erreur d'inattention » – sinon, comment expliquer que Lourdes, en présence des professionnelles, appelle désespérément sa « mama[n] » ? Doit-on pour autant s'abstenir d'en faire cas ? On sait pourtant l'importance que le lapsus peut avoir dans l'élucidation des représentations inconscientes.

12. Certains psychanalystes avancent que le fait que l'enfant soit l'objet des désirs inconscients de ses parents rend ces derniers susceptibles d'exercer sur lui une « violence primaire » qui consiste notamment à interpréter ses besoins, ses demandes ou ses activités non comme l'expression de sa personnalité propre, mais conformément à l'image qu'ils se font de lui [AULAGNIER, (1975) 1986].

13. Je n'aborderai pas ici la question du diagnostic psychiatrique, et notamment de l'« hyperactivité », souvent associée à ce genre de comportements, qui nous entraînerait sur d'autres chemins [GAVARINI, (2001) 2004 : 346-350]. Mon propos est plus général.

■ Références bibliographiques

- ALEXANDRE-BIDON Danièle, Didier LETT et Pierre RICHE, 1997, *Les Enfants au Moyen âge, Ve-XVe siècles*, Paris, Hachette.
- ALTHABE Gérard et Valeria A. HERNANDEZ, 2004, « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues*, 98-99 [http://journals.openedition.org/jda/1633].
- ARIEL DE VIDAS Anath, 2019, « « Ce n'étaient peut-être pas des canards ». L'anthropologue à l'épreuve de l'intersubjectivité », *Ethnologie française*, 49 : 855-877.
- ARIÈS Philippe, [1960] 1973, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*, Paris, Seuil.
- AUGÉ Marc, 1987, « Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique », *L'Homme*, 27 (103) : 7-26.
- AULAGNIER Piera, [1975] 1986, *La Violence de l'interprétation: du pictogramme à l'énoncé*, Paris, Puf.
- BALANDIER Georges, 2001, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 110 (1) : 9-29
- BECCHI Egle et Julia DOMINIQUE (dir.), 1998, *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Seuil.
- BERTON Fabienne (dir.), 2021, *Faire famille aujourd'hui. Normes, résistances et inventions*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BICK Esther, 1964, « Notes on Infant Observation in Psychoanalytic Training », in M. Harris et E. Bick, *The Tavistock model: papers on child development and psychoanalytic training*, Londres, Harris Meltzer Trust/Karnac.
- BONNET Doris et Laurence POURCHEZ (dir.), 2007, *Du sein au rite dans l'enfance*, Paris/ Ramonville Saint-Agne, Érès.
- BOSSE-PLATIÈRE Suzon, Anne DETHIER, Chantal FLEURY et Nathalie LOUTRE-DU PASQUIER, 2011, *Accueillir le jeune enfant. Un cadre de référence pour les professionnels*, Toulouse, Érès.
- BRIL Blandine et Henri LEHALLE, 1988, *Le Développement de l'enfant est-il universel ? Approches interculturelles*, Paris, Puf.
- CASSIN Barbara et Alain de LIBERA, 2004, « Sujet », in B. Cassin et A. de Libera, *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Robert/Seuil : 1233-1254.
- COLLOMB Natacha, 2019, « Les observations des bébés : un défi méthodologique et épistémologique », *L'Autre*, 20 (3) : 252-262.
- DELAISI DE PARSEVAL Geneviève et Suzanne LALLEMAND, [1980] 2001, *L'Art d'accueillir les bébés : cent ans de recettes françaises de puériculture*, Paris, O. Jacob.
- DELANDE Julie, 2001, *La Cour de récréation : contribution à une anthropologie de l'enfance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- DELANDE Julie et Andy ARLEO (dir.), 2010, *Cultures enfantines : universalité et diversité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- DEVEREUX Georges, 1970, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard.
- DEVEREUX Georges, 1982, *Psychothérapie d'un Indien des plaines: réalité et rêve*, Paris, J.-C. Godefroy.
- DEVEREUX Georges, [1969] 1996, *Ethnopsychiatrie des Indiens Mohave*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo.
- DEVEREUX Georges, [1967] 2012, *De l'anxiété à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- ERNY Pierre, 1988, *Les Premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1977, *Les Mots, la mort, les sorts, la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1990, « Être affecté », *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 8 : 3-9.
- FREUD Sigmund, [1927] 1981, « Au-delà du principe de plaisir (1920) », in S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot : 41-115.
- FREUD Sigmund, [1935] 1993a, « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) (1905) », in S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf : 1-91.
- FREUD Sigmund, [1935] 1993b, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) (1909) », in S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf : 93-198.
- FREUD Sigmund, [1926] 2011, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Puf.
- GAVARINI Laurence, [2001] 2004, *La Passion de l'enfant : filiation, procréation et éducation à l'aube du XXIe siècle*, Paris, Hachette littératures.
- GODELIER Maurice, 2010, *Au fondement des sociétés humaines : ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Flammarion.
- GOTTLIEB Alma, 2000a, « Where Have All the Babies Gone? Toward an Anthropology of Infants (and Their Caretakers) », *Anthropological Quarterly*, 73 (3) : 121-132.
- GOTTLIEB Alma, 2000b, « Où sont passés tous les bébés? Vers une anthropologie du nourrisson », in J.-L. Jamard, E. Terray et M. Xanthakou, *En substances: textes pour Françoise Héritier*, Paris, Fayard : 366-385.
- HARKNESS Sara, 1975, *Child Language Sozialisation in a Kipsigis Community of Kenya*, Thèse de doctorat non publiée, Harvard University.
- HASSOUN Jacques, 1973, *Entre la mort et la famille, l'espace crèche : ou histoire des tribulations d'un psychanalyste dans des crèches départementales et de ce qu'il put y entendre de la misère du salariat et de l'enfant pris dans l'état du règne de la nécessité*, Paris, François Maspero.
- HILBOLD Mej, 2019, « Comment contenir les crispations "identitaires" au sein de l'équipe d'un multi-accueil parisien ? Monographie d'une structure d'accueil de la petite enfance », *Carrefours de l'éducation*, 48 : 107-120.
- HILBOLD Mej, 2020, « Féminité, maternité et compétences éducatives des éducatrices de jeunes enfants (EJE) », *Le Télémaque*, 57 : 151-164.
- HIRSCHFELD Lawrence, 2002, « Why Don't Anthropologists Like Children? », *American Anthropologist*, 104 (2): 611-627.
- JOSEPH Rose-Myrlie, 2015, *L'Articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes*, Paris, Thèse de doctorat, Université Sorbonne Paris Cité.

- KARDINER Abraham, [1939] 1969, *L'Individu dans sa société*, Paris, Gallimard.
- KLEIN Melanie, [1932] 1969, « La technique de l'analyse des enfants au cours de la période de latence (1932) », in M. Klein, *La Psychanalyse des enfants*, Paris, Puf : 70-91.
- KLEIN Melanie, [1967] 2005, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.
- KLEIN Melanie, [1966] 2009, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- KLING Marcelle, 1950, « L'éveil du sentiment social à la crèche », *Enfance*, 3 (1) : 134-153.
- KOUBI Jeannine et Josiane MASSARD-VINCENT (dir.), 1995, *Enfants et sociétés d'Asie du Sud-Est*, Paris, L'Harmattan.
- LALLEMAND Suzanne, 1991, *Grossesse et petite enfance en Afrique noire et à Madagascar*, Paris, L'Harmattan.
- LALLEMAND Suzanne, 2002, « Esquisse de la courte histoire de l'anthropologie de l'enfance », *Journal des africanistes*, 72 (1) : 9-18.
- LANCY David F., 2012, « Unmasking Children's Agency », *AnthropoChildren*, 2 (2) [<https://popups.uliege.be/2034-8517/index.php?id=1253>];
- LAPLANCHE Jean et Jean-Bertrand PONTALIS, 1981, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- LARRIVE Hélène, 1978, *Les Crèches. Des enfants à la consigne ?*, Paris, Editions du Seuil.
- LENCLUD Gérard, 2013, *L'Universalisme ou le pari de la raison : anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, Gallimard/Seuil.
- MARTINO Bernard, 1984, *Le Bébé est une personne*, série de trois émissions co-écrites par Tony Lainé, Gilbert Lauzun et Bernard Martino, diffusée par TF1, unité de programme Claude Otzenberger.
- MELLIER Denis, 2010, *L'Inconscient à la crèche. Dynamique des équipes et accueil des bébés*, Toulouse, Érès.
- MOZÈRE Liane, 1992, *Le Printemps des crèches. Histoire et analyse d'un mouvement*, Paris, L'Harmattan.
- MOZÈRE Liane, 2002, « La prévention ou comment préserver une place à l'anomalie : l'exemple de la crèche », *Dialogue*, 157 : 15-27.
- MUNROE Ruth H. et Robert L. MUNROE, 1980, « Infant experience and childhood affect among the Logoli: a longitudinal study », *Ethos*, 8 (4) : 295-315.
- MUNROE Ruth H., Harold S. SHIMMIN et Robert L. MUNROE, 1984, « Infant experience and childhood cognition: a longitudinal study among the Logoli of Kenya », *Ethos*, 12 (4) : 291-306.
- MURCIER Nicolas, 2006, « Les savoirs dans le champ de l'accueil des enfants. Idéologies, mots d'ordre, modes », *Informations sociales*, 133 : 30-37.
- NEYRAND Gérard, 2000, *L'Enfant, la mère et la question du père : un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance*, Paris, Puf.
- NEYRAND Gérard, 2011, *Soutenir et contrôler les parents. Le dispositif de parentalité*, Toulouse, Érès.
- ORTIGUES Marie-Cécile et Edmond ORTIGUES, 1966, *Edipe africain*, Paris, Plon.
- ORTIGUES Marie-Cécile, 1965, *Complexe d'Edipe et acculturation : une étude de psychologie clinique au Sénégal*, Paris, Thèse de 3e cycle, Université de Paris, Faculté des lettres.
- RABAIN Jacqueline, 1979, *L'Enfant du lignage : du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal*, Paris, Payot.
- RAZY Élodie, 2007, *Naître et devenir. Anthropologie de la petite enfance en pays soninké (Mali)*, Nanterre, Société d'Ethnologie.
- RAZY Élodie, 2019, « Bébés de l'anthropologie, anthropologie des bébés ? Une longue quête si nécessaire », *L'Autre*, 20 : 111-142.
- RICŒUR Paul, 1985, *Temps et récit. T.3 Le temps raconté*, Paris, Seuil.
- RÓHEIM Géza, [1950] 1967, *Psychanalyse et anthropologie*, Paris, Gallimard.
- SINGLY François de, 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- SPITZ René A., [1968] 2002, *De la naissance à la parole la première année de la vie*, Paris, Puf.
- STORK Hélène, 1986, *Enfances indiennes. Étude de psychologie transculturelle et comparée du jeune enfant*, Paris, Païdos/Bayard.
- STORK Hélène (dir.), 1988, « L'accueil des enfants de moins de trois ans dans différents pays », *Enfance*, 41 (2) : 3-15.
- STORK Hélène (dir.), 1993, *Les Rituels du coucher de l'enfant. Variations culturelles*, Paris, ESF éditeur.
- ULMANN Anne-Lise, 2013, « Le travail en crèche à partir de l'invisible », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 15 : 193-206.
- WEBER Max, 1965, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- WHITING Beatrice B. et John W. WHITING, 1975, *Children of six cultures. A psycho-cultural analysis*, Cambridge/London, Harvard University Press.
- WHITING John W. et Irvin L. CHILD, 1953, *Child training and personality. Cross-Cultural Study*, Yale, Yale University Press.
- WINNICOTT Donald, [1958] 1969a, « Psychose et soins maternels (1952) », in D. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot : 187-197.
- WINNICOTT Donald, [1958] 1969b, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot
- WINNICOTT Donald, 1975, « La crainte de l'effondrement (1974) », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 11 : 35-43.
- ZERDOUMI Nefissa, 1982, *Enfant d'hier : l'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien*, Paris, François Maspero.

■ ABSTRACT

The cradle of subjectivities: for an anthropology of babies at the creche

Based on the account of an ethnographic observation in a French creche, this article aims to make the case for an anthropology of the child focused on an analysis of the emergence and construction of social subjects. I then describe three different situations. In the first, I engage in an epistemological reflection on the role of subjectivity in the ethnographic investigation of young infants. In the second, I consider the hypothesis that the relationships they build with adults place them in a “parental situation”. The third reveals that creches enable us to closely examine the subjectivation process of children.

Keywords: Childhood. Anthropology of Babies. Subjectivity. Socialisation. Creche.

■ ZUSAMMENFASSUNG

Wiege der Subjektivität. Eine klinische Anthropologie der Kinderkrippe

Anhand einer ethnografischen Untersuchung in einer Kinderkrippe soll in diesem Artikel der heuristische Beitrag eines klinischen, d. h. auf die Subjektivität ausgerichteten Ansatzes, in der anthropologischen Untersuchung des Kindes aufgezeigt werden. Während zeitgenössischen Debatte, ganz auf die Handlungsfähigkeit fokussiert, die Entwicklung der kindlichen Subjektivität außer Acht lassen, erfordert eine wirklich teilnehmende Beobachtung von Säuglingen, dass der Untersucher die intersubjektive Beziehung zu jedem einzelnen Kind analysiert, um auf dessen Anfragen eingehen zu können. Da er sich in einer „elterlichen Situation“ befindet, kann er so die Zusammenstöße wahrnehmen, die den Subjektivierungsprozess des Kindes begleiten.

Schlagwörter: Kindheit. Anthropologie der Babys. Handlungsfähigkeit. Subjektivität. Kinderkrippe.

■ RESUMEN

La cuna de las subjetividades: una antropología de los bebés en la guardería

Mediante el relato de una observación etnográfica en una guardería, este artículo apunta a demostrar el interés heurístico de una antropología de los bebés centrada en la emergencia y la construcción de los sujetos sociales. Apoyándome en el análisis de tres situaciones, propongo en primer lugar una reflexión epistemológica sobre la dimensión subjetiva de la investigación con los bebés. Luego, pruebo la hipótesis de que la relación entablada con los adultos les coloca en una “situación parental”. Por último, muestro que la guardería permite observar el proceso de subjetivación de los infantes.

Palabras clave: Infancia. Antropología de los bebés. Subjetividad. Socialización. Guardería.